

est donc dans le fonds une lutte internationale. Encore une fois, nous sommes d'accord.

Mais ce avec quoi on ne peut plus être d'accord, c'est avec le véritable abus que « Bilan » fait de cette vérité fondamentale. Rien n'est plus facile de faire d'une règle, juste dans certaines limites, une absurdité. Il suffit d'élargir les limites à l'intérieur desquelles cette règle reste valable. C'est ce que « Bilan » fait. Ainsi lorsque « Bilan » affirme que le sort ultime de la révolution russe dépendait de la capacité révolutionnaire du prolétariat mondiale, il énonce là une vérité banale que Lénine et ses camarades ont cependant dû défendre contre ceux que nous pourrions appeler des gens à courte vue, si nous ne savions que cette courte vue n'avait des origines sociales bien déterminées. Mais quand, en dépit de toute attente, quand malgré les efforts désespérés pour la produire, cette capacité ne se manifeste pas, est-ce qu'un marxiste n'a pas pour devoir de rechercher le **pourquoi** de cette carence ?

C'est ici que nous entrons en contradiction avec « Bilan ». Page 608, nous lisons : « ...les prémisses historiques d'octobre étaient uniquement internationale ». Plus loin encore (page 716) : « La Russie, par exemple, que l'on désignait à ce moment le « chaînon le plus faible de 1907 » ne l'était guère au point de vue économique puisque ce territoire était en Europe celui qui présentait les conditions économiques pour la meilleure défense du régime bourgeois, mais l'était justement à cause des conditions historiques dans lesquelles s'effectuait la profonde transformation économique et sociale qui, dans les autres pays, faisait le contenu des révolutions bourgeoises ».

La première affirmation est manifestement fautive. Encore faut-il s'expliquer. Qu'on ne vienne pas nous démentir en affirmant que l'octobre russe a été une manifestation de la force internationale des travailleurs parce que les ouvriers russes ont triomphé en octobre en s'appropriant les expériences des luttes ouvrières des autres pays. En disant cela, on n'aurait encore rien expliqué du tout, car il s'agit de démontrer pourquoi l'octobre russe s'est produit à Pétrograd et à Moscou et non dans d'autres pays où existe aussi un prolétariat qui a eu au moins si pas plus l'occasion de s'assimi-

ler les expériences des luttes ouvrières du monde entier. La tentative de « Bilan » de prouver par les bouleversements révolutionnaires qui ont suivi la révolution russe, que celle-ci n'était qu'un « avant-coureur » de ces bouleversements n'apporte rien de probant. Bien sûr, on ne conçoit pas qu'une révolution de l'ampleur que celle qui s'est produite en Russie ne produise ses répercussions dans le restant du monde. Mais il reste très hasardeux de prétendre que la révolution russe n'était que la preuve de ce que le « prolétariat mondial » était prêt à la révolution alors que nulle part ailleurs la révolution n'a eut l'ampleur qu'elle a revêtu en Russie.

Non, la thèse avancée par « Bilan » n'a d'autre but que d'essayer de nier ou de diminuer le rôle des facteurs sociaux jouant principalement dans le cadre national et qui ont contribué à faire éclater la révolution en Russie (2). Nous disons essayer de diminuer parce qu'en d'autres endroits « Bilan » est obligé de reconnaître la part qui revient à l'état arriéré de la Russie dans le déclenchement de la révolution.

Ce que vise la thèse de « Bilan » nous est révélé dans la ligne que suit notre citation précédente. Nous lisons (p. 716) : « Au point de vue mondial, ce secteur de l'économie capitaliste (la Russie donc) craquait en des circonstances historiques qui en faisaient la maille la plus faible parce que le prolétariat était en mesure d'intervenir dans ces événe-

(2) Les camarades de « Bilan » sont parfois tellement aveuglés par ce qu'ils considèrent comme des trouvailles originales qu'ils en commettent des erreurs très graves. Ainsi ils admettent que le développement inégal du capitalisme ait une grande importance pour l'explication de la révolution russe. Mais d'autre part, ils semblent admettre (p. 639) que c'est avec raison que Staline se soit appuyé sur cette constatation du développement inégal pour justifier la théorie du socialisme dans un seul pays. Nous devons demander à « Bilan » quelle est son opinion sur la question suivante, qui se comporte en marxiste : Trotsky qui explique la victoire de la révolution, en partie, par le développement inégal, ou Staline qui s'en empare pour accrédi-ter un mensonge (car il est certain que dans « son » pays Staline n'édifie pas le socialisme).

ments avec l'expérience d'un siècle en viron de lutte de classe. »

Le prolétariat russe intervenait donc avec un capital de connaissances et d'expériences plus considérable que les autres prolétariat, voilà la vraie cause du triomphe de la révolution russe d'après « Bilan ». Et n'oublions jamais que, pour « Bilan » cette preuve d'une plus grande capacité révolutionnaire réside dans le fait que les ouvriers russes suivaient le parti bolchévique, parti qui s'était formé selon des normes que « Bilan » considère encore comme les seules valables et auxquelles il reste d'ailleurs rigoureusement fidèle. Nous voyons qu'en cela les camarades de « Bilan » qui se proclament les disciples de Lénine, sans s'appeler cependant léninistes, sont en réalité plus léninistes que Lénine. Car c'est Lénine lui-même qui en 1917, peu avant la révolution, a rejeté avec la plus grande décision — et en cela il restait dans la meilleure tradition du marxisme — l'idée que c'étaient des **qualités particulières** du prolétariat russe, le fait d'être « élu » pour une « mission spéciale », qui mettaient ce prolétariat à l'avant-garde de tous les prolétariat. Pour Lénine, ce n'était qu'un « concours tout particulier de circonstances » qui faisait du prolétariat russe, pour un très court moment peut-être, l'avant-garde du prolétariat mondial. Lénine n'a jamais cru que du fait que des circonstances particulières qui ont fait que le prolétariat russe a été le premier à devoir pénétrer dans l'arène de la révolution on pouvait affirmer que le prolétariat russe faisait preuve d'un savoir particulier. La preuve en est que c'est Lénine lui-même qui a montré l'envers de la médaille. Il a mis en relief que si les ouvriers russes bénéficiaient de ce « concours particulier » avaient eu assez facile, plus facile en tout cas que les prolétariats de pays plus avancés, de renverser la bourgeoisie, par contre ils auraient plus difficile que les autres prolétariats d'édifier le socialisme. Et c'est d'ailleurs ce qui ressort de l'observation tant soit peu sérieuse du cours de la révolution russe : les ouvriers russes irrésistibles tant qu'il s'est agi de culbuter l'ancien régime ont été vaincu dans l'œuvre d'édification du régime socialiste après la révolution.

« Bilan » ne cherche d'ailleurs pas à contester cette vérité, mais il essaye de l'attribuer à d'autres causes. Si les ou-

vriers russes marchant de victoire en victoire dans la lutte révolutionnaire avant la prise du pouvoir se laissent frustrer du fruit de leur victoire après la révolution où faut-il en rechercher les causes ? Ce ne peut être que par ce que les conditions russes si favorables au renversement de la bourgeoisie étaient défavorables à la construction du socialisme. Nous retrouvons là les conséquences de ce fameux développement inégal. Une fois la bourgeoisie renversée, il s'agit pour le prolétariat de démontrer qu'il sait se passer d'elle. Il s'agit alors pour lui de déployer une série de qualités que le prolétariat ne peut acquérir que sous un régime capitaliste très avancé, c'est-à-dire là où le fonctionnement de la production remet au prolétariat, manuel et intellectuel, toutes les fonctions de production et ne laisse à la classe capitaliste que des fonctions purement parasitaires. Donc, après la prise du pouvoir ce sont les qualités socialistes intrinsèques du prolétariat qui a accompli la révolution qui sont mises à l'épreuve. Ce n'est pas tout à fait l'opinion de « Bilan » :

« Les bolchéviques, écrit « Bilan » (p. 717), par la victoire d'octobre 1917, nous ont montré que c'est uniquement sur la base de considérations internationales que nous pouvons diriger la lutte du prolétariat de chaque pays et que la victoire pouvait se réaliser même en un secteur économique fortement arriéré. »

Donc l'état économique arriéré n'était pas un obstacle à la construction du socialisme. Si le prolétariat russe a subi un échec dans ce domaine c'est uniquement le fait de l'étroitesse nationale de la politique du prolétariat russe après la prise du pouvoir. Naturellement, personne ne songe à douter de ce que la lutte pour la construction du socialisme n'eut pris en Russie une toute autre tournure, beaucoup plus favorable, si la révolution s'était étendue à d'autres pays et notamment à des pays plus avancés, tel l'Allemagne, comme les bolchéviques l'espéraient en 1917-1918. On sait que cet espoir ne s'est pas réalisé. Par là les côtés négatifs du « développement inégal » ont pu pleinement se manifester en Russie. La faiblesse du prolétariat russe a été la cause de la première défaite de la révolution sur le terrain économique. Cette défaite à son tour est devenue la cause de l'orientation nationale qui a